

enfant dont les ressorts de l'intelligence sont encore à l'état latent, et qui ne peuvent être mis en jeu que par un enseignement oral et intuitif qui s'adresse directement aux sens extérieurs. Ce serait le cas de se rappeler ici les paroles de l'Evangile : "Fide ex auditu."

Les connaissances actuelles que nous possérons nous viennent de notre propre observation et des communications des autres. Or, un livre, un texte aride, n'est pas un moyen approprié au jeune âge qui n'entend rien aux abstractions.

Les savants se comprennent parfaitement entre eux. Ils vous disent que les termes *protoxyde d'hydrogène* ou *carbonate calcique* sont beaucoup plus chaires que leur équivalents vulgaires *eau* et *pierre à chaux*, et ils ont raison à leur point de vue. Cependant ces mots ne disent rien à ceux qui ignorent la chimie. Les enfants ne sont pas plus familiers avec les termes abstraits et dont les livres sont remplis.

Nous avons trop de livres, trop de formules, trop d'étagage scientifique dans notre système d'enseignement. Le programme est chargé outre mesure, et pour le parcourir dans le temps prescrit, on substitue le par cœur à l'étude des choses elles-mêmes.

Quant aux grammaires, aux arithmétiques, etc, elles sont toutes copiées les uns sur les autres, et elles se valent, ou à peu près, ou plutôt leur valeur intrinsèque se réduit à bien peu.

Il y a deux choses au fond de cette affaire : la spéculation et l'ignorance.

UN ANCIEN INSTITUTEUR.

LE JOURNALISME AU CANADA

Tous les ans, à époques fixes et déterminées, une maladie épidémique et qui semble contagieuse, se répand parmi notre population, et pour peu que cela continue, envahira bientôt toutes les classes de la société. Cette maladie, qui ne paraît pas dangereuse au premier abord, est cependant un danger permanent pour le Canada français. Elle porte atteinte, en premier lieu, à cette belle langue française que nous tenons à conserver dans sa plus parfaite intégrité, et qui est le seul héritage que nous aurons à léguer à nos enfants, lorsque tous les biens périssables de ce bas monde, y compris les immeubles, auront été engloutis par le Minotaure clérical qui nous dévore depuis près de deux siècles.

Je veux parler du Journalisme.

Tout le monde semble appeler à fonder un journal ou une revue quelconque, dont le besoin se fait sentir et pour combler une lacune regrettable. C'est la formule banale de ceux qui croient avoir la vocation et se sentent appelés à diriger l'opinion publique.

J'ignore complètement les raisons qui peuvent enga-

ger ces malheureux à se lancer dans une carrière qui jusqu'ici, à quelques exceptions près, n'a conduit qu'à la misère, sans donner de compensations équivalentes. Le vrai journaliste d'aujourd'hui, celui qui fait consciencieusement son devoir, et qui étudie sérieusement pour se mettre à la hauteur du rôle qu'il doit remplir en sa qualité d'éducateur, est forcé de travailler du matin au soir et du soir au matin pour plaire à une clientèle qui n'est jamais pleinement satisfaite et se plaint toujours des plats qu'on lui sert. Et remarquez bien qu'ils sont encore les plus heureux, du moment qu'on discute leurs écrits. Le public canadien, avec l'indifférentisme qui le distingue tout particulièrement des nationalités qui l'environnent, n'éprouve que de l'indifférence pour tout ce qui ne touche pas à ses intérêts matériels immédiats.

J'ajouterais, entre parenthèses, qu'il en est ainsi pour toutes les choses de l'art et de l'esprit. Comment voulez-vous, dans ces conditions, qu'un bon journal puisse vivre et prospérer ? La population française de la province de Québec n'excède pas douze cent mille âmes, ce qui donnera à peu près 75,000 lecteurs (je suis généreux) pour les cent et quelques publications périodiques, bonnes ou mauvaises, qui circulent plus ou moins dans le Canada-Français. Me basant sur ces chiffres et sur l'expérience acquise depuis 1867, époque où j'étais alors le distributeur du *Pays*, je conclue que le maximum possible d'abonnements qui peuvent être recueillis pour un bon journal est 2,500. Or, on ne peut arriver à ce résultat qu'au moyen d'un travail ardu d'au moins trois années. On peut toujours trouver 1500 abonnés à une publication quelconque, et l'expérience a démontré que plus elle est mal faite, plus elle a chance de réussite. Nous voici donc avec une liste de 1500 abonnés triés sur le volet, en communauté d'idées avec l'organe qu'ils reçoivent régulièrement. Examinons maintenant comment l'éditeur encaisse sa recette. Sur 1500, environ 500 paient régulièrement et sur première demande, le montant total de leur abonnement pour l'année entière. Il y en a même qui ont poussé à prodigalité jusqu'à payer deux années d'avance, mais ces cas sont tellement rares que je ne les mentionne qu'à titre de curiosité, et le jour où un millionnaire compatissant léguera par testament une somme suffisante pour fonder un prix *Monthyon*, au lieu de laisser sa fortune à nos institutions déjà millionnaires, et qui ne paient pas de taxes, je proposerai qu'ils en soient les premiers bénéficiaires.

Nous avons donc disposé de 500 abonnés ; sur le millier qui nous reste, avec beaucoup de tact, de patience et de politesse, en y mettant toutes les formes exigées par la plus parfaite courtoisie on peut arriver à percevoir la moitié des abonnements.